LUMIÈRES
DE POINTE-NOIRE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Fiction & Cie

Alain Mabanckou

LUMIÈRES DE POINTE-NOIRE

Seuil

*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

Extrait de la publication

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

© Caroline Blache, pour les photographies des pages 57, 77, 96, 107, 129, 153, 166, 177, 203, 218, 233, 253, 264, 279.
© Archives privées d'Alain Mabanckou, pour les photographies des pages 22, 40, 47, 83.

ISBN 978-2-02-110422-6

© Éditions du Seuil, janvier 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

Extrait de la publication

maintenant les heures mûrissent
sur l'arbre du retour
pendant que l'assoupissement
convoite les paupières
accablées par la poussière des regrets

un gamin va naître jadis

Première semaine

Extrait de la publication

Extrait de la publication

La femme aux miracles

J'ai longtemps laissé croire que ma mère était encore en vie. Je m'évertue désormais à rétablir la vérité dans l'espoir de me départir de ce mensonge qui ne m'aura permis jusqu'alors que d'atermoyer le deuil. J'ai encore sur le visage la cicatrice de cette disparition, et même s'il m'arrive de l'enduire d'une couche de joie factice, elle remonte à la surface lorsque s'interrompt soudain mon grand éclat de rire et que surgit dans mes pensées la silhouette de cette femme que je n'ai pas vue vieillir, que je n'ai pas vue mourir et qui, dans mes rêves les plus tourmentés, me tourne le dos et me dissimule ses larmes. Dans n'importe quelle contrée où je me retrouve, pour peu que j'entende un chat miauler dans la nuit ou un concert d'aboiements de chiens en rut, je lève la tête vers le ciel et repense à une des légendes de mon enfance, celle de la vieille femme que nous croyions apercevoir à l'intérieur de la lune et qui portait une hotte bien chargée sur la tête. Nous autres gamins ne la désignions que du

Extrait de la publication

bout du nez en élevant légèrement le menton, persuadés qu'il ne fallait en aucun cas la pointer du doigt ou émettre le moindre son au risque de se réveiller le lendemain frappés de surdité, de cécité, voire de l'éléphantiasis ou de la lèpre lépromateuse. Nous étions toutefois conscients que la femme aux miracles n'en voulait pas aux enfants et que ces maladies redoutables qu'elle pouvait infliger aux épieurs étaient des sanctions destinées aux adultes qui essayaient d'apercevoir sa nudité lorsqu'elle se baignerait là-haut dans sa rivière de nuages. Ces vicieux étaient incités par une poignée de charlatans qui soutenaient que surprendre la silhouette de la vieille femme sans ses vêtements apporterait une bénédiction dans les affaires et une chance dans la vie quotidienne. Or nous n'étions pas de ceux qui attendaient une quelconque fortune, et c'était sans doute pour cela que, tapis dans l'herbe humectée, nous fermions nos yeux pour que cette femme ne s'imagine que nous recherchions la même chose que les grandes personnes. Elle devait se marrer là-haut puisqu'elle pouvait décrypter le fond de notre pensée et deviner notre présence grâce à son ouïe infaillible. Elle se retournait, regardait à gauche et à droite, puis s'éclipsait juste au moment où nous nous mettions à plat ventre et feignions de dormir d'un profond sommeil. Nous savions qu'elle n'était pas loin, qu'elle nous épiait, et peut-être appréciait ce qui s'apparentait pour nous à un jeu de cache-cache.

Elle réapparaissait, et nous la découvrions, de profil,

Extrait de la publication

en ombre chinoise captive des nuages opaques. Nous suivions sa lente déambulation et étions médusés lorsque de sa hotte s'échappait une myriade d'étoiles filantes, véritable feu d'artifice qui ouvrait l'heure des roulements de tambour dans la région. À cet instant, un enfant était sans doute en train de naître quelque part, un enfant qui ignorait qu'il devait son souffle à cette femme ployée par la pénitence, mais garante de toute vie sur terre. Dans le même temps, alors que tout se calmait dans la voûte céleste et que la lune se retirait enfin, deux ou trois étoiles s'éteignaient en pleine course comme atteintes par la balle d'un chasseur posté derrière nous. Nous nous regardions, attristés. Quelqu'un était mort quelque part, et nous nous mettions à genoux, le menton collé à la poitrine pour marmonner : « Que son âme repose en paix… »

Qui était cette nomade des nuits de pleine lune dont personne n'avait vu le visage ? On racontait que son histoire remontait au temps où la Terre et le Ciel se chamaillaient sans répit. La Terre reprochait au Ciel son inconstance, ses caprices, ses sautes d'humeur et ses rugissements pendant que le Ciel blâmait la Terre pour son inconscience. Entre ces deux griefs, Dieu devait trancher et donna raison au Ciel parce que c'était là qu'Il habitait. La femme aux miracles s'était alors sacrifiée, prenant sur elle les péchés nés de l'inconscience humaine. Elle empêcha du coup une

Extrait de la publication

catastrophe qui aurait entraîné l'extermination de l'espèce humaine. Au cours de la saison qui précéda ce sacrifice de propitiation, plusieurs villages du sud du Congo connurent une sécheresse et une disette sans précédent. Les animaux trépassaient les uns après les autres tandis que la flore se réduisait au point que même les sorciers les plus optimistes prédisaient la disparition de la forêt du Mayombe en moins d'un trimestre et la progression d'un paysage désertique implacable auquel personne ne survivrait. Cette année-là, la viande de brousse n'était plus qu'un vague souvenir. Tout devint comestible pour survivre, et certains villageois firent fortune dans le commerce des margouillats, des lucioles, des fourmis, des cafards, des mouches et des moustiques. Au bout de deux mois, ces bestioles envahissantes n'existaient plus nulle part. Le bruit courait que dans certaines tribus, dès que quelqu'un mourait, on se disputait son cadavre pour se garantir au moins une semaine entière de nourriture.

L'effacement de notre contrée fut annoncé d'une voix éraillée par une enchanteresse aveugle, paralysée des deux jambes et qui, pour se déplacer, traînait son derrière par terre. Elle dévoila que les aiguilles du Temps oublieraient notre région, que dans les jours à venir elles s'arrêteraient à minuit, puis le lendemain de cet instant fatal, à leur réveil, les habitants feraient face à d'autres réalités : la rareté ou l'absence d'eau, la multiplication des mirages, les vents sablonneux et la canicule meurtrière.

Extrait de la publication

Au départ on ne prit pas au sérieux ces augures. Tout le monde pensait que la sorcière aveugle et paralytique était prisonnière de ses propres délires, car comment expliquer que chaque soir, devant sa propriété, elle vendait des bananes que personne n'achetait, mais qui pourtant s'écoulaient ? Où les trouvait-elle alors que le désert avait mangé plus de la moitié du territoire du Sud ? Qui étaient ces clients dont le nombre croissait au jour le jour ? C'était en réalité le début des illusions, la marchandise de la sorcière n'était que le fruit de l'imagination des habitants.

Une semaine après ce qu'on appela « l'Annonce », les premiers signes de la fin des temps devenaient de plus en perceptibles. Les oiseaux avaient déserté le ciel, gouffre béant dans lequel on apercevait l'étendue d'une colère divine dont les mobiles échappaient aux sorciers les plus futés, impuissants devant la panoplie de leurs amulettes devenues taciturnes et sans intérêt. Ces sages, réunis en session plénière, prirent une décision qui souleva le tollé général : il fallait qu'une femme soit « livrée » afin d'apaiser la foudre divine et de porter sur sa tête les péchés des humains. Selon cette auguste assemblée, les hommes n'avaient pas ce pouvoir de rédemption que Dieu avait exclusivement transmis à la gent féminine. Celle-ci perçut ce verdict comme un abus, et la plupart des jeunes femmes se dérobèrent, prétextant qu'elles avaient le devoir d'assurer la continuité de la descendance. Il ne restait plus que les plus âgées.

Elles aussi estimaient que ce n'était pas parce qu'elles étaient au crépuscule de leur existence qu'elles devaient accepter une telle abnégation ourdie par des vieillards dont la couardise était camouflée par leur prétendue connaissance de la science des ténèbres. Qu'avaient-elles d'ailleurs à gagner puisqu'elles étaient au terme de leur vie, et pourquoi se sacrifieraient-elles pour un bonheur qu'elles ne verraient pas ? Pendant que les hommes et les femmes s'opposaient, la situation empirait. Le désert avait absorbé une bonne partie de la forêt du Mayombe et s'orientait à grandes enjambées en direction du centre du pays. Devant la défaillance générale, la femme aux miracles descendit de sa cabane perchée au-dessus de la montagne et se présenta spontanément auprès des sages. Au cours d'une nuit de pleine lune, quatre de ces sages du village Louboulou et l'ensemble des sorciers l'entraînèrent loin, très loin dans ce qu'il restait de brousse dans la contrée. Bouc émissaire pour certains, victime expiatoire pour d'autres, elle avait les mains attachées derrière à l'aide des lianes. La hargne avec laquelle on la bousculait illustrait combien la communauté avait la conviction que la vieille était la cause du malheur qui frappait la région. Elle n'était plus une simple volontaire mais une vraie coupable qui s'était dénoncée d'elle-même, et cela suffisait pour que certains s'emparent d'un fouet et la frappent en serrant les dents. Stoïque, elle ne bronchait pas et suivait son chemin de croix.

Le groupe déboucha sur un point d'eau si minuscule qu'on pouvait parier qu'il tarirait dans les prochaines heures. La lune était pleine, effleurait la crête de la plupart de ces arbres vaincus par la sécheresse. L'œil céleste avait décidé d'être le témoin de ce règlement de comptes entre humains et éclairait la scène jusqu'à ce qu'un sorcier lise d'une voix chevrotante l'acte d'accusation et décrète au nom de l'intérêt général que la vieille habiterait dorénavant dans ce disque lumineux et porterait une hotte sur la tête jusqu'à la fin des temps. Soumise, la sacrifiée s'agenouilla au milieu du point d'eau, les mains toujours liées et la tête levée vers le ciel. Elle n'émit aucun bruit lorsque, se détachant du groupe, un des sorciers vint avec un couteau qu'il leva au-dessus de sa tête. Il y eut un silence de cimetière quand le sorcier, d'un geste vif et déterminé, sectionna la gorge de la femme. La lune se replia aussitôt pour ne réapparaître que le mois suivant, cette fois-ci avec, à l'intérieur d'elle, une vieille femme portant une hotte sur la tête. Les habitants du sud du pays la découvrirent avec stupéfaction.

On décida que le premier vendredi de chaque nouvelle année serait la fête du Sacrifice pendant laquelle on rendrait hommage à la vieille. Les oiseaux traversèrent de nouveau notre ciel, la pluie tomba durant une semaine, la récolte redevint fructueuse pendant que les poissons fourmillaient dans des rivières en crue et que les animaux se démultipliaient dans une brousse grouillant de toutes les espèces…

Extrait de la publication

★

J'ai certes grandi, mais la croyance demeure intacte, protégée par une révérence réfractaire à la tentation de la Raison. Et je ressens encore plus cette foi depuis que je suis revenu au bercail après plus de vingt-trois ans d'absence. Chaque nuit de pleine lune, l'angoisse me saisit et me pousse dehors. Je remarque tout autour de moi les silhouettes des objets comme des ombres qui m'épient et s'étonnent que je ne rende pas hommage à la femme aux miracles. Et je regarde vers le ciel en me disant que cette vieille bohémienne a peut-être trouvé le repos éternel et a été remplacée par une autre femme un peu plus jeune qu'elle, celle que je connais le plus et qui aurait, elle aussi, accepté un tel sacrifice, cette femme qui m'a mis au monde, Pauline Kengué, et qui, je le dis et l'écris maintenant pour que se dissipe toute ambiguïté, est morte en 1995…

Extrait de la publication

La femme de nulle part

De ma mère, j'ai le souvenir immarcescible des yeux marron clair dont il me fallait sonder la profondeur pour discerner ses soucis qu'elle me dissimulait à travers la contraction soudaine de ses pupilles. C'était pour elle un réflexe de protection et pour moi une des raisons qui expliquaient qu'elle ne m'avait réellement jamais regardé droit dans les yeux durant mon enfance. Je me méfiais alors de ses moments de joie exagérément expansifs qui, au fond, grimaient ses chagrins, me renvoyant la fausse image d'une mère cuirassée contre les tracasseries de la vie quotidienne. Sans y parvenir je recherchais dans ses actes les plus veules le signe d'une souffrance intérieure et me heurtais à ce masque de sérénité qu'elle a porté tout au long de sa brève existence. Pour elle, être vulnérable en face de moi était le comble du déshonneur. La plupart de ses initiatives poursuivaient un seul et unique but : me prouver qu'elle était capable de surmonter n'importe quelle difficulté grâce à la bénédiction de nos ancêtres,

comme la fois où elle rêva que sa défunte mère N'Soko avait enfoui cinq cent mille francs CFA dans le sable de la Côte sauvage où elle se rendit dès l'aube, les yeux à moitié fermés, les cheveux encore ébouriffés. Elle tomba sur le joli magot qui lui permit de relancer son activité. De même, lorsqu'elle rentrait du Grand Marché et que ses affaires n'avaient pas été lucratives, elle détournait mon attention, me demandait d'aller acheter un litre de pétrole, des mèches de rechange pour nos deux lampes-tempête Luciole et s'enfermait dans sa chambre où elle refaisait ses comptes. Elle ignorait que j'étais de retour, que je l'entendais murmurer des prières, se moucher et prononcer à plusieurs reprises le nom de ma grand-mère entrecoupé de sanglots. Je savais que ce n'était pas la journée de déveine qui la mettait dans cet état, mais la présence d'un épouvantail placé derrière la porte de sa chambre et qui m'effrayait avec son chapeau de paille. J'avais le sentiment que c'était un humain qui nous guettait et bougeait réellement. Ses haillons ressemblaient à des lianes entremêlées qui s'agitaient dès qu'on pénétrait dans la pièce. Ma mère avait assisté à sa fabrication à Louboulou, le jour où grand-mère N'Soko, affligée après la découverte de sa plantation de maïs à moitié ravagée par une armée d'oiseaux opiniâtres, avait placé cette protection au milieu de son champ. Bien des années plus tard, à la mort de grand-mère, maman Pauline avait tenu à hériter de cet objet alors que ses frères et sœurs, étonnés par son insistance et son détachement

Extrait de la publication

à l'égard des biens matériels, s'étaient rués sur le bétail et la plantation qu'ils avaient vendus puisque personne d'entre eux ne souhaitait s'établir en brousse.

J'avais pour consigne de ne pas m'approcher de cet épouvantail sans l'ordre de ma mère. Était-ce utile qu'elle me le rappelle alors que j'étais intimidé par l'existence de ce personnage dont je ne comprenais pas l'utilité dans notre demeure ? Je tremblais lorsque, à la veille d'un devoir de contrôle ou d'un examen de fin d'année, ma mère m'obligeait à le saluer avant d'aller à l'école. Comme j'hésitais à avancer vers le croque-mitaine, elle me rassurait :

– Il te portera chance, et c'est lui qui te dira ce que tu devras écrire pour avoir une bonne note…

L'épouvantail que nous appelions Massengo avait connu, lui aussi, tous nos déménagements dans la ville. Lorsque nous étions locataires au quartier Fonds Tié-Tié, il était là, calé derrière la porte de la chambre de mes parents. L'année où nous avions résidé chez tonton René pour garder sa maison pendant qu'il était à l'étranger pour un stage professionnel, Massengo était aussi avec nous. Quand nous sommes devenus propriétaires au quartier Voungou, il était encore là. Chaque fête de nouvel an, ma mère lui déposait une assiette de porc aux bananes plantains, le plat typique de la tribu des Bembés. Elle lui parlait pendant au moins une heure pour le tenir au courant de ce que nous avions réalisé au cours de l'année et de ce que nous espérions entreprendre tout au long

Extrait de la publication

de celle qui commençait. Et je sus plus tard que ma mère n'avait pas de compte en banque, qu'elle gardait ses économies dans un trou que couvraient les haillons de Massengo dont on disait qu'il avait le pouvoir de multiplier par dix les économies qui lui étaient confiées. J'y croyais, d'autant que ma mère n'était jamais à sec…

Malgré les précautions qu'elle prenait pour ne pas me dévoiler ses inquiétudes, maman Pauline ne parvenait pas à m'escamoter sa fragilité quand, agacé qu'elle ne pose toujours pas ses yeux sur moi alors que je déployais tous mes efforts à les traquer, je lui demandais si quelque chose n'allait pas bien. Évidemment elle s'empressait de

Patrick Deville, *Peste & Choléra*
Olivier Rolin, *Circus 2*
Thomas Pynchon, *L'homme qui apprenait lentement* (rééd.)
Thomas Pynchon, *V.* (rééd.)

Extrait de la publication

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2013. N° 100394 (XXXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE

Extrait de la publication